

MÉNÉLAS

RAPSODIE

Simon Abkarian

ACTES SUD ~ PAPIERS

PRÉSENTATION

Ménélas, roi de Sparte, est tombé fou amoureux d'Hélène, mais Pâris la lui a dérobée.

Simon Abkarian imagine ici le monologue de Ménélas, en proie aux sentiments les plus violents et contradictoires, de la rage au désespoir, de l'ivresse à la nostalgie. Il en résulte une parole à la fois crue, triviale et tendre car débordante d'amour.

“ACTES SUD – PAPIERS”
Collection dirigée par Claire David

SIMON ABKARIAN

D'origine arménienne, Simon Abkarian est né dans le Val-d'Oise en 1962. Après une enfance au Liban, il revient à Paris en 1977 puis part à Los Angeles. Il y intègre une compagnie théâtrale arménienne sous la direction de Gérald Papazian. De retour en France en 1985, il entre comme acteur au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine jusqu'en 1993. Au cinéma, il décroche dès 1989 ses premiers rôles auprès de Cédric Klapisch et travaille dès lors avec de nombreux réalisateurs. En 1998, il fonde la compagnie Tera. Le Syndicat de la critique a attribué à sa pièce Pénélope, ô Pénélope (Actes Sud-Papiers, 2009) le Grand Prix de la meilleure création française 2008.

DU MÊME AUTEUR

Pénélope, ô Pénélope, Actes Sud-Papiers, 2009.

© Simon Abkarian, 2012

ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-01480-3

Toute représentation de ce texte nécessite l'autorisation de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

DANS LA MÊME COLLECTION
EN VERSION NUMÉRIQUE

- AUBERT Marion, *Saga des habitants du val de Moldavie* suivi de *Conseils pour une jeune épouse*, 2012.
- BERTHOLET Mathieu, *Shadow Houses* suivi de *Case Study Houses*, 2012.
- BLIER Bertrand, *Désolé pour la moquette*, 2012.
- CARRIERE Jean-Claude, *Audition*, 2012.
- CENDREY Jean-Yves, *Pauvre maison de nos rêves* suivi de *L'herbe tendre*, 2012.
- CHALEM Denise, *Paris 7e, mes plus belles vacances*, 2012.
- DARLEY Emmanuel, *Aujourd'hui Martine*, 2012.
- DE VOS Rémi, *Débrayage* suivi de *Beyrouth Hotel*, 2012.
—, *Le ravissement d'Adèle*, 2012.
- DURIF Eugène, *Le petit bois* suivi de *Le fredon des taiseux*, 2012.
- FORTI Laura, *Les nuages retournent à la maison*, 2012.
- GRUMBERG Jean-Claude, *Moi je crois pas !*, 2012.
- HONORÉ Christophe, *La Faculté* suivi de *Un jeune se tue*, 2012.
- POMMERAT Joël, *Cercles / Fictions*, 2012.
—, *La Grande et fabuleuse histoire du commerce*, 2012.
- VINCENT Guillaume, *La nuit tombe...*, 2012.

DANS LA COLLECTION "APPRENDRE"
EN VERSION NUMÉRIQUE

- CHABRIER Jean-Paul, *Une reine en exil*, 2012.
- PY Olivier, *Cultivez votre tempête*, 2012.

LE THÉÂTRE ÇA N'EMPÊCHE PAS DE LIRE !

ACTES SUD - PAPIERS

MÉNÉLAS RAPSODIE

Simon Abkarian

ACTES SUD ~ PAPIERS

À celle qui sait.

*La danse des neuf temps est l'antique ronde
des hommes et des esprits, elle est la route
sinueuse, la lumière du dedans, l'ivresse du
chemin, l'espace sanctifié qui rétablit l'homme
au centre du grand tout.*

Putain venue de Sparte !
Avaleuse de verges !
Ventre jamais comblé !
Fente gorgée de foutre !
Adultère mangeuse d'hommes !
Colporteuse de plaisir !
Hélène, puisses-tu crever sous une pluie de pierres !

Puissent-ils tes flancs prompts à la saillie s'assécher à jamais !
Puisse ton mariage avec Pâris devenir ton enterrement !
Ta mère Léda, puisse-t-elle se noyer sous un océan de crachats !
Puisse-t-il l'opprobre ne jamais quitter son front !
Puisse-t-il ton père Tyndare se ronger de honte jusqu'au bout de son être !
Puisse-t-il ton mari Ménélas, s'il est encore un homme, ouvrir ta gorge !
Que son couteau soit aveugle et sourd à ta beauté !
Qu'il t'ouvre la gorge oui. Comme le berger de l'Ida, d'un seul regard, t'ouvrit les cuisses !
Puisse un incendie plus grand encore que celui de ton ventre embraser la maison de Priam !
Puissent-ils les puissants murs de Troie, que jadis Hercule détruisit, retomber sur ta tête !

Voilà ce que disent les Grecs sur mon passage.
Ils t'insultent et moi je fais la sourde oreille.
Jadis j'aurais tué quiconque aurait osé marcher sur l'ombre de ton ombre.
Mais non, le dos rond je chemine comme un vieillard sourd aux sarcasmes des jeunes dieux.
Voûté comme l'arche d'un pont qui ne mène nulle part, exilé, j'erre en moi-même.
Arès vagabond privé de son Aphrodite.

*

Cet habit de roi, je le porte malgré moi.
Taillé dans l'étoffe du malheur, il me brûle la peau.
Je meurs dans cette nasse tissée de rage et de rancœur.
Vers qui me tourner, vers mon frère ?
Le seul souci d'Agamemnon, c'est Agamemnon.
Vers les cieux alors ?
Je n'ose plus montrer mon front à l'assemblée des dieux.
Ma tête est lourde.
Est-ce le poids de la couronne ou celui de la honte ?
Je ne saurais le dire, ce sont mes pieds qui parlent pour moi.
Je les regarde comme deux inconnus qui me mènent d'un rempart
à l'autre de la cité.
Qui aurait dit qu'une paire de pieds se rendrait maître de Ménélas ?
J'étais roi me voilà proscrit.
J'étais intact de reproches me voilà souillé d'insultes.
J'étais prompt au combat me voilà terrassé.
J'étais homme fidèle à sa parole me voilà bégayant.
J'étais ami sans faille me voilà incertain.
J'étais la proue des cortèges me voilà banni des fêtes.
J'étais pasteur de troupe me voilà vil déserteur, tournant le dos à
l'épreuve.
Qu'as-tu fait Hélène ? Le pain n'a plus le goût du pain.
Le vin dans mon palais ne se reconnaît plus.
L'air nourricier me brûle les poumons.
J'étouffe. Pourquoi es-tu partie ?

*

De notre corps à corps, naissait une danse.
Toute vêtue d'ivresse, elle s'offrait à nous.
Et nous pareils à des parents abrutis de bonheur, nous lui appre-
nions à marcher, à dire "c'est beau".
Couronnés d'un éternel printemps, nous tombions l'un dans l'autre.
Le ciel était vraiment le ciel. Le soleil vraiment le soleil.
La terre était vraiment la terre.

L'air vraiment l'air.

L'eau, l'eau.

Le vent était vraiment le vent, peigne céleste dans nos cheveux défaits.

Tous les fruits de tous les arbres avaient le goût de nos baisers.

Sans nous soucier de nos pieds nous suivions le chemin vers ce jardin que nous ne trouvions pas.

Maintenant nous voilà séparés, blottis dans la mémoire de l'autre.

Moi dans la nostalgie du jadis, toi dans la crainte du lendemain.

Quand j'ai la force de regarder le ciel, il se rétrécit.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans le creux d'une vague qui s'en allait sans fin.

Quand reverrai-je le bleu humide de tes yeux, celui qui vient après l'extase ?

Non tu ne reviendras pas et moi je souffre sans désir de guérison.

Je me vois debout, là au bord de ton regard. Vais-je tomber sans fin ?

Vais-je inventer l'envol ? Rien ne m'effraie, ni l'éternité ni la chute.

Ni l'une ni l'autre n'existe.

Je t'aime.

*

Là-haut, les dieux se sont concertés.

Comme s'ils voulaient en éprouver la robustesse, ils se déchaînent sur mon âme, comme la tempête sur le bateau, et lâchent sur ma tête tous les fléaux que redoute le marin.

En dépit de mes larmes, de mes lamentations, ils s'acharnent à détruire l'édifice de mon esprit.

À l'intérieur de moi d'immenses vagues s'entrechoquent, soulèvent mon âme, jusqu'au sommet d'une montagne d'écumes.

La houle me happe et me recrache.

Me voilà fracassé par le dedans, disloqué sous les mâchoires d'une mer en furie.

Par vagues successives, elle se jette sur ce qu'il reste de moi, comme le charognard sur la carcasse de la biche que le lion a tué.

Me voilà détruit.

Le grand mât arraché, la grand-voile semble un torchon dans les
mains d'un géant.
La barre ne répond plus de rien.
La foudre défonce la coque et m'envoie par le fond.
Fracassée, la poupe disparaît.
La vigie, avec ton nom qui déchire sa gorge, est engloutie dans les
eaux noires du destin.
Hélène, Hélène !

Me voilà errant sur le dos de la mer, livré à la dérive d'un esprit ma-
lade.
Je cherche les débris de mon âme naufragée.

*

Si je suis fou, dis-moi que je le suis, mais ne me laisse plus errer
entre l'amour et la mort.
Et d'ailleurs, que ferait-elle d'un déjà mort, la mort ?
Si je ne tremble ni ne supplie, quel serait son plaisir ?

*

Depuis que tu es partie notre lit est un tombeau qui se refuse à moi.
Tout réconfort m'est étranger.
Je comprends maintenant l'Exil que chantent les bardes venus de la
lointaine Ionie, je comprends l'amertume du pain et du vin quand
on est l'étranger.
Je comprends que je suis mort à la joie.
Le vent et moi, nous errons dans le palais que tu as déserté.
Les statues aux belles formes se sont figées.
Les miroirs se sont éteints.
Les chansons se sont tues.
Aphrodite tout entière s'est enfuie.
Derrière les voiles qui flottent devant les fenêtres, je revois l'aube
de ta fuite.
Dans ton sillage, mes yeux se sont repus de sel.
Les portes et les fenêtres crient : "Hélène ! Hélène !"
